

Le temps de la passe dans la cure : quelques réflexions

Ce qui n'a jamais eu de principe m'admet à son éternel début, moi qui suis le refus opiniâtre de mon propre commencement¹.

Le cartel de passe se constitue et se dissout le temps d'une passe. Avoir participé à quelques expériences de cartel ne signifie pas qu'il y a un cumul de l'expérience. Au-delà de la composition changeante des membres pour chaque cartel, où chacun s'engage avec la subjectivité qui lui est propre, il y a la singularité du dire du passant dans la rencontre avec deux passeurs séparément. Il y a la rencontre et le témoignage que porte chaque passeur à l'adresse du cartel.

Si le passant est celui qui a franchi la passe dans la cure et qui prend le risque de témoigner dans le collectif du dispositif d'école, le passeur, lui, il est cette passe, nous dit Lacan. Il est encore lié au dénouement de son expérience personnelle dans la cure. En tant que tel, il est vérité d'un savoir qu'il ne sait pas. On peut entendre que, s'il est vérité, il est ce bout de réel, ce réel, cause de la passe du passant, ce trou par où peut passer le réel en cause du passant. Le texte du passant traverse trois places et trois temps logiques. C'est avec la rencontre des différentes positions subjectives et les effets produits que le texte du passeur se donne à lire au cartel. C'est le temps de lire, de relire, de faire un travail de déchiffrement pour en saisir ce bout de réel qui, d'avoir passé, passe.

Dans un premier temps, égarés par les effets des deux témoignages des passeurs, les membres du cartel posent toujours les mêmes questions : comment travailler, par quel bout prendre les choses, qu'est-ce qu'il y a à savoir, avec quels repères ? Des points doctrinaux sont évoqués et la nécessité de s'appuyer sur des points de structure s'impose. Si ces références constituent le cadre et le support de notre travail, c'est le texte même, porté par les deux passeurs, qui impose sa dynamique et son rythme et qui saisit les membres du cartel dans les effets de jouissance qu'il produit. Il faut alors le temps de se dessaisir de ses effets, de se laisser diviser par le savoir qui y circule et peut-être là, le cartel pourra-t-il attraper ce bout de réel disposé ou pas à se laisser border.

Dans mon expérience dans différents cartels de passe, je n'ai pas connu le bouclage de ce circuit par la nomination. Toutefois, une passe n'ayant pas abouti à une nomination, n'enlève rien à la complexité du travail du cartel. Certaines se trouvent plutôt dans le registre de la demande, d'une demande qui s'énonce comme demande de reconnaissance ou d'un statut d'appartenance ou

¹ Maurice Blanchot, *Thomas l'obscur*, Paris, Gallimard, 1950, p.129.

encore il peut y avoir ceux qui, d'une certaine façon, attendent de la passe qu'elle fasse point d'arrêt à une analyse qui n'en finit pas.

Autre chose est d'être pris dans le temps de la passe mais sans avoir effectué ce virage dont parle Lacan, où l'acte analytique cause le désir de l'analyste. Ici, la demande est encore présente mais de manière beaucoup plus difficile à cerner. Est-ce là ce temps de la passe dans la cure, où le sujet de la demande, par une torsion, se fait demande de l'Autre, où il s'offre à l'Autre ? Est-ce que c'est dans cette offre qu'il se trouve, quand il s'offre à la procédure de la passe ?

La demande est définie par Lacan comme étant essentiellement ce en quoi le discours s'inscrit au lieu de l'Autre : « Tout ce qui se dit, en tant qu'il se dit au lieu de l'Autre — est une demande, même si elle est, pour la conscience du sujet, à soi-même cachée. [...] La demande est définie comme le discours qui vient expressément s'inscrire au lieu de l'Autre² ». La demande ainsi définie progresse, quel que soit le point d'où elle part, vers le point de l'identification. Elle a une forme qui indéfiniment tourne autour d'elle-même. Elle est du registre imaginaire. Une autre dimension est nécessaire pour repérer la certitude d'un point d'arrêt, point où l'analyse peut trouver son terme et surtout son axe, à savoir le désir de l'analyste comme tel. Désir qui, dans le passage de l'analysant à l'analyste, est à distinguer et à tenir à l'écart de ce phénomène qui lui est lié, l'identification.

Dans le temps que devance l'achèvement de la passe dans la cure, qu'est-ce qui s'opère, de quelle torsion, de quel écart s'agit-il pour que, dans le temps qui suit, il y ait acte analytique instituant le passage de l'analysant à l'analyste ?

Pour comprendre ces opérations, je suis allée voir du côté du séminaire XI où Lacan s'acharne à éclairer le réel de la structure dans le champ légué par Freud. Il tente de saisir le réel de l'expérience analytique en opérant sur les éléments qui dynamisent la structure, dont l'essence, nous dit-il, est sexuelle. Il opère une subversion radicale, qui ne porte pas tant sur le savoir que sur le sujet dans son apparition au champ de l'Autre et à son rapport à l'objet *a*. Si l'essence de cette dynamique est sexuelle, le chemin de son accomplissement est méconnu de l'inconscient. Alors, par où passe le lien entre l'inconscient et la réalité sexuelle ? Quel est cette subversion radicale opérée dans le rapport du sujet à l'Autre ?

Ce questionnement nous mène à la dialectique qui entame le sujet dans son rapport à l'Autre. Ce rapport a comme ressort deux opérations, deux temps désignés comme aliénation et séparation. Elles sont déterminées par un processus circulaire, le temps logique, et par deux manques qui se recouvrent.

En quoi éclairent-elles les enjeux de la passe dans l'expérience analytique ?

² J. Lacan, *Problème cruciaux de la psychanalyse*, leçon du 13 janvier 1965, séminaire inédit.

Nous savons que le sujet de l'inconscient est un sujet travaillé par l'être, l'être qui, de l'aliénation du sujet au signifiant, ne cesse de vaciller. En effet, dans ce temps de l'aliénation, le rapport du sujet au signifiant est conditionné par le choix forcé entre le sens et l'être. S'il choisit l'être, le sujet disparaît, il tombe dans le non-sens. S'il ne veut pas tout perdre, il est contraint de choisir le sens qui émerge au champ de l'Autre. Le sujet peut alors émerger comme sens mais au prix de l'effacement de son être : *aphanisis*.

Le choix forcé du sens porte à conséquence, parce que : « [...] le sens ne subsiste qu'écorné de cette partie de non-sens qui est [...], ce qui constitue, dans la réalisation du sujet, l'inconscient³ ». Le sujet, avant son surgissement comme sens, n'était rien ; mais, à peine apparu comme sujet, il se fige en signifiant. Ce signifiant premier, signifiant unaire, marque le sujet de l'idéal prélevé dans l'Autre. Il ne fonctionne comme signifiant qu'à réduire le sujet à n'être plus qu'un signifiant, à le pétrifier du même mouvement où il l'appelle à parler comme sujet.

Le signifiant ne peut que représenter le sujet pour un autre signifiant, lui aussi venu de l'Autre au titre de réponse. Cet autre signifiant, signifiant binaire, a pour effet l'*aphanisis* du sujet. Le sujet dans cette aliénation est confronté au sens de la mort, non pas de la mort réelle, mais de la mort comme signifiant. « Il y a donc [...] affaire de vie et de mort entre le signifiant unaire, et le sujet en tant que signifiant binaire, cause de sa disparition⁴. » Ce signifiant binaire est le point d'attrait pour tous les autres signifiants, donnant lieu au savoir inconscient et à ses effets de signification, à tout jamais hors de portée directe du sujet. Quand il apparaît quelque part comme sens, ailleurs, il se manifeste comme *fading*. Lacan nous dit : « L'inconscient est ce qui se referme dès que ça s'est ouvert, selon une pulsation temporelle. Cette pulsation marque ce temps par quoi, de naître avec l'inconscient, le sujet naît divisé⁵. »

L'aliénation dans la clinique a pour conséquence que l'interprétation ne vise pas tant le sens, que de réduire les signifiants à un signifiant irréductible. L'essentiel est que le sujet puisse voir, au-delà de la signification, « à quel signifiant — non-sens, irréductible, traumatique — il est, comme sujet, assujetti⁶ ». Avec Blanchot, on peut dire : « Naître, c'est, après avoir eu toutes choses, manquer soudain de toutes choses, et d'abord de l'être⁷. »

Au moment de l'expérience de passe dans la cure, le sujet analysant rencontre dans le lien transférentiel à l'Autre, l'Autre du savoir, ce point d'achoppement sur le signifiant primordial, irréductible. Le sujet est, ici, accablé par la barre qui le divise. Il ne peut plus accéder à un autre signifiant qui le

³ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 192.

⁴ *Ibidem*, p. 199.

⁵ *Ibidem*, p. 181.

⁶ *Ibidem*, p. 226.

⁷ M. Blanchot, « Recherches Freud », *Essaim* n° 4, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1999, p. 107.

représente, parce qu'il n'y a plus que le premier, ce *un* du trait unaire. *Un* comptable, concept mathématique, à se situer comme support et représentant du zéro dans le champ de la vérité. Le zéro c'est le manque, le vide qui ne peut exister comme valeur que dans sa négativité, il ne peut se distinguer qu'à partir d'un vide de moins, d'un vide qui manque de remplissement⁸. C'est ce qui le différencie de tout vide, d'une certaine manifestation de l'infinitude. Le signifiant primordial, nous dit Lacan, porteur d'une valeur infinie du sujet, est paradoxalement ce qui abolit tout sens. Ce qui ne veut pas dire qu'il soit indéterminé, car des significations dialectisées dans le rapport au désir de l'Autre donnent une valeur déterminée au rapport du sujet à l'inconscient. La médiation de cet infini du sujet avec la finitude du désir ne peut se faire que par le complexe de castration, à savoir l'incidence négative dans lequel y entre l'objet phallus⁹. La fonction du phallus dans sa valeur de $-\phi$. La demande, de s'articuler en signifiant, laisse un reste métonymique insaisissable, résidu dernier de l'effet du signifiant dans le sujet. Ce reste qui résulte de sa division, le sujet tente de le couvrir avec le voile du fantasme. À ce niveau une voie se fraye de ce qui peut se saisir plus tard. « Ce point nodal par quoi la pulsion de l'inconscient est liée à la réalité sexuelle¹⁰ », c'est le désir.

La rencontre de cette béance — la castration — n'est pas la fin d'une analyse ; elle ne fait qu'introduire l'opération dite de la séparation dont la demande se dialectise et s'engendre dans une bipolarité ambivalente. « C'est en tant que le sujet s'instaure, se supporte comme zéro, comme ce zéro qui manque de remplissement, que peut se jouer la symétrie, [...] qui pour Freud reste énigmatique, entre l'objet qu'il peut avoir et l'objet qu'il peut être¹¹. »

Si la demande du sujet ne touche pas ce point d'irréductibilité, il peut se fixer à cette instance trompeuse d'un être, dont la réduction à l'être de l'analyste serait l'issue.

Dans l'expérience analytique, au moment où les signifiants n'enchaînent plus, c'est le désir, mais aussi le corps des deux partenaires, analysant et analyste, qui devient l'enjeu de ce que l'analyste a à opérer. C'est au niveau de l'idéal du moi, temps majeur de l'identification, que l'analysant tient sa relation à son analyste, « pour autant que de là il se sentirait aussi satisfaisant qu'aimé¹² ».

Nous allons passer à la deuxième opération, celle de la séparation. Opération qui introduit une autre fonction, celle de l'objet *a*, qu'institue une identification d'une nature tout à fait autre.

Du côté de l'aliénation, l'inscription dans le signifiant assigne la division du sujet — il n'y a pas de sujet sans *aphanisis* du sujet. Du côté de la

⁸ Cf. J. Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, leçon du 3 mars 1965.

⁹ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit. p. 228.

¹⁰ *Ibidem*, p.141.

¹¹ J. Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, leçon du 3 mars 1965.

¹² J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit. p. 231.

séparation, le vivant marqué d'une perte irréductible est voué à la mort. Les deux manques se recouvrent et achèvent la circularité du sujet à l'Autre ; « [...] du sujet appelé à l'Autre, au sujet de ce qu'il a vu lui-même apparaître au champ de l'Autre, de l'Autre y revenant¹³ ». Mais cela ne peut se faire qu'à condition de réaliser une torsion fondamentale.

En effet, le défaut central, comme Lacan l'appelle, le manque engendré par la dialectique du sujet à l'Autre, au temps de l'aliénation, vient dans le temps de la séparation, comme réponse au manque qui le précède, celui qui se situe à l'avènement du vivant. Autrement dit, à la reproduction sexuée. C'est le manque réel, manque « que le vivant perd, de sa part de vivant, à se reproduire par la voix sexuée¹⁴ » ; manque réel, parce que le vivant sexué est tombé sous le coup de la mort individuelle. Lacan fait ici une analogie entre la part perdue du vivant et les formes pulsionnelles énumérables de l'objet *a*, objet perdu du fait du langage. Au moment de cette perte de lui-même, de cette séparation, le sujet va se parer de l'objet *a* qui dès lors entre dans la dialectique du désir. Lacan joue avec les équivoques latines : *separare* (séparer), *se parare* (se parer), *se parare* (s'engendrer).

Le recouvrement des manques signifie que le manque engendré par l'aliénation sert à répondre au manque suscité par la séparation. De quelle façon cela se produit ?

Ce temps où le sujet divisé se fait vérité manquante est corrélatif de son exclusion du champ de l'Autre. De cette place d'extériorité, c'est l'Autre que le sujet perçoit frappé de la barre. C'est d'abord la castration de l'Autre qu'il perçoit. L'enjeu, ici, n'est plus le signifiant lui-même, mais l'intervalle entre les signifiants. Tout discours ouvre, dans les intervalles du signifiant, une faille dans l'Autre, suscitant l'énigme de son désir. « *Il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il me veut¹⁵ ?* » Et tous les *pourquoi ?* de l'enfant témoignent de cette mise à l'épreuve du désir de l'adulte.

Au manque rencontré dans l'Autre, le sujet apporte comme réponse le manque précédent et propose sa propre perte comme objet du désir de l'Autre, désir dont l'objet est inconnu — « *Veut-il me perdre ?* Le fantasme de sa mort, de sa disparition, est le premier objet que le sujet a à mettre en jeu dans cette dialectique, et il le met en effet¹⁶ ». Le désir du sujet, à entendre du sujet névrosé, c'est le désir de l'Autre ; mais sa visée en tant qu'elle le maintient dans la position névrotique, c'est la demande de l'Autre.

La dialectique de la relation du sujet à l'Autre revient ainsi au point de l'aliénation, en passant par l'objet *a*, « par un procès qui n'est pas sans tromperie, qui n'est pas sans présenter cette torsion fondamentale par quoi ce que le sujet retrouve, ce n'est pas ce qui anime son mouvement de

¹³ *Ibidem*, p. 188.

¹⁴ *Ibidem*, p. 186.

¹⁵ *Ibidem*, p. 194.

¹⁶ *Ibidem*, p. 195.

retrouvaille¹⁷ ». C'est en tant que je me substitue à l'objet, que mon désir est le désir de l'Autre.

Le fantasme, grâce à une fallacieuse complétude, vient, dans cette conjonction, à recouvrir ce qu'il en est de l'impossible du réel. Dans l'analyse, l'objet enrobé par le voile du fantasme, passe et repasse par des tours et des tours, et il faut cette traversée du fantasme, sinon aucun dénouement n'est possible de ce qui cause le désir du sujet. Or, « la cause de l'inconscient est cause perdue¹⁸ ». En effet dans la vanité de ces allers et retours, caractéristiques du mouvement circulaire de la pulsion, la rencontre — la « *tuché* » — n'a de chance que du ratage. Dans la « Note italienne », Lacan dit : « Avec la pulsion, le sujet se vise au cœur et n'y atteint que d'un tir qui le rate¹⁹. »

Cependant, l'objet pris dans l'ambiguïté de sa fonction, à se faire l'agent double, à jouer du voilement et dévoilement, à se faire complice et délateur du visé de la pulsion, fait apparaître des éclairs, des signes de vérité cachée, comme un mirage. Dans ce jeu, le sujet se pare de l'objet pour en venir à se séparer de ces effets — effets de la pulsion, qui n'est autre que pulsion de mort — voire de la jouissance, peut-on dire ici. Se séparer des effets pour en venir à n'être que la cause du désir. « *Les effets, ne se portent bien qu'en l'absence de la cause*²⁰. »

C'est par ce battement d'ouverture et de fermeture de l'inconscient par la coupure caractéristique de la scansion du langage, que le désir du sujet pourra quelque part se formuler.

La séparation — la coupure dans l'expérience analytique — implique les deux partenaires. Le sujet joue sa partie, à partir de ce point aveugle, de se faire l'objet du manque de l'Autre, du lieu même de son manque. Il se soutient de l'idéal dans ce jeu avec l'analyste, dont il se fait l'objet aimable pour être l'objet aimé. L'analyste en partant du point du transfert, de la tromperie de l'amour voué au savoir supposé, tient sa place de n'être point d'aucun savoir, mais point d'attache qui lie son désir même à la résolution de ce qu'il s'agit de révéler. « Le sujet est supposé savoir, de seulement être sujet du désir²¹. » Il s'agit de tenir la place de semblant d'objet manquant, objet cause du désir. L'axe, le point commun de ce jeu de coupure, c'est le désir de l'analyste, et ce point ne peut s'articuler que du rapport du désir au désir. Mais il y a une différence essentielle entre l'objet défini comme narcissique, le *i(a)* et la fonction de *a*. Si l'analyste donne à son savoir un contenu, il se fait adéquat au réel et par là, suture le manque par quoi il est sujet du désir. Il ne soutient plus la fonction de *a* mais le modèle idéal de l'identification de l'analysant. Pour l'analysant, il peut y avoir aussi des « fausses couches analytiques », formule

¹⁷ *Ibidem*, p. 199.

¹⁸ *Ibidem*, p. 131.

¹⁹ J. Lacan, « Note italienne », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 307.

²⁰ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.* p. 117.

²¹ *Ibidem*, p. 228.

utilisée par Lacan pour dire que le sujet au tournant de l'analyse, peut dangereusement rester suspendu à ce fait de rencontrer sa vérité dans l'objet.

Dans la manœuvre du transfert, l'analyste se doit de maintenir la distance entre le point d'où le sujet se voit aimable et celui où le sujet se voit causé comme manque par l'objet *a* et où l'objet *a* vient boucher la béance que constitue la division inaugurale du sujet. « Si le transfert est ce qui, de la pulsion écarte la demande, le désir est ce qui l'y ramène, et par cette voie, il isole le *a*, il le met à la plus grande distance possible du I que lui, l'analyste, est appelé par le sujet à incarner²². » C'est le désir de l'analyste qui l'amène à déchoir de cette place favorisant l'identification, cette place de l'idéalisation, pour être le support de *a* séparateur, « objet inavalable [...] qui reste en travers de la gorge du signifiant²³ ». L'amour de transfert, tromperie qui fait support aux identifications, vient à être « liquidé » par le sujet en fin d'analyse. Moment où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ses fantasmes et où une ouverture se fait sur le réel. « Attente et angoisse si insupportables qu'elles le détachent de lui-même²⁴. »

Cela se passe quand, au-delà de l'identification, le sujet vient à éprouver l'effet de la coupure comme étant lui-même ce reste, ce déchet, cette chose d'où il est parti, cette origine qui n'est pas celle de son histoire mais celle qui reste inscrite dans la synchronie, dans le statut même de son être : il rencontre alors sa vérité dans l'objet *a*. Le sujet se sépare des effets, effets de jouissance et l'objet se fait cause du désir. L'analysant peut alors véritablement se séparer de son analyste devenu un autre quelconque.

Le désir de l'analyste dit Lacan, « c'est un désir d'obtenir la différence absolue, celle qui intervient quand, confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir²⁵ ». Irréparable coupure, dont le sujet fait acte. Le savoir produit par l'acte ne peut se lire qu'au-delà de la cure. Le dispositif de la passe se propose comme lieu de cette lecture.

Un passant, d'avoir franchi cette passe, se risque et tente par son témoignage, de dire ce qui pour lui a fait ouverture sur le réel et par-là, de lever l'ombre épaisse qui recouvre toujours la jonction entre savoir et vérité en cause dans le passage de l'analysant à l'analyste. C'est par ses énoncés, avec ses signifiants et les traces du dénouement de son parcours, que le passant tente de témoigner de l'acte analytique dans le moment où il se produit. Dans le dispositif, la lecture de l'acte fait partie de l'acte, et cet acte se boucle avec la nomination, dont le cartel se fait agent²⁶.

²² *Ibidem*, p. 245.

²³ *Ibidem*, p. 243.

²⁴ M. Blanchot, *Thomas l'obscur*, *op. cit.*, p.31.

²⁵ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 248.

²⁶ Cf. Brigitte Lemérier, « Esquisse. Contribution à une clinique de la passe », *Essaim* n° 15, Ramonville Saint-Agne, Érés, 2005, p. 14.